

POMPON

C'est parce que j'ai voulu que mes romans, faits à l'image de la vie, fussent « des miroirs qui marchent », selon le mot de Stendhal, que j'en ai écrit plusieurs qui par certains côtés sont romanesques : celui-ci même, *Micheline*, *Mondaine*, *la Petite Sœur* ; et si je ne m'étais laissé guider que par la recherche du succès je n'aurais publié que des romans de ce genre, à peu près sûr à l'avance du bon accueil qu'ils recevraient du public qui aime les histoires dans lesquelles son cœur aussi bien que son imagination, son besoin de tendresse et de bonheur pour les autres comme pour lui-même trouvent un aliment dont il ne se dégoûte jamais.

Si je m'en suis tenu à ceux-là c'est parce que rien n'est plus misérable que le rôle d'écrivain qui suit l'impulsion du public au lieu de lui imposer la sienne, et n'est qu'un écho au lieu d'être un clairon, un reflet, non une lumière.

Et aussi parce que le romanesque n'est pas toute la vie ; le nier c'est fermer de parti pris les yeux à

l'évidence, pour ne pas vouloir voir ce qui à chaque instant se passe en nous comme chez les autres ; au contraire, ramener tout à lui c'est sacrifier la vérité au besoin des succès faciles ; s'il n'y a pas que des héros en ce monde, il n'y a pas davantage que des brutes, des coquins et des imbéciles, quel qu'en soit le nombre.

J'avoue cependant que ces idées sur l'importance que le romanesque peut prendre dans une étude sincère de la vie n'ont pas toujours été les miennes, et que quand Buloz, ainsi que je l'ai raconté, consentait à publier *les Amours de Jacques*, à condition que je ferais certains changements qui donneraient à Jacques une dignité d'existence et une noblesse de sentiments à la mode de cette époque, et le couleraient dans le moule des héros de George Sand ou d'Octave Feuillet, je repris — héros moi-même, — mon manuscrit, ne considérant que ce qu'il y avait d'irrévérencieux dans ces exigences.

Ce fut à la même époque, et en vertu de ces mêmes idées sur le romanesque, que je refusai aussi d'écrire un roman où il me semblait tenir trop de place, — celui de *Falco* qui se trouve maintenant mêlé à celui de *Pompon*.

Falco était bien réellement l'homme que j'ai essayé de peindre, et comme j'avais depuis longtemps autant d'admiration pour son talent que j'eus plus tard de sympathie pour sa personne, des relations amicales malgré la différence des âges s'étaient vite établies entre nous, et je ne passais pas devant sa petite maison sans entrer chez lui pour le prier de me jouer ou de me chanter quelque

chose de sa musique, ce qu'il faisait toujours avec autant de bonne grâce que de simplicité, chantant indifféremment les ténors ou les barytons, avec une voix d'enfant de chœur, mais aussi avec le charme et le sentiment d'un compositeur de génie ; puis à la musique succédaient quelques instants de causerie.

Un jour qu'il venait de lire mon premier roman, *les Victimes d'Amour*, et qu'il m'en parlait longuement, tout à coup il me dit :

— J'en ai connu une victime d'amour dont l'histoire ferait un roman curieux qui servirait de leçon aux âmes tendres, si toutefois l'exemple des autres a jamais servi à personne. Je vous le conterai plus tard, et vous verrez ce que vous en pourrez tirer.

Il me le conta en effet et je le trouvai non seulement curieux comme il disait, mais encore touchant et même lamentable ; cependant je n'en tirai rien du tout à ce moment, et cela pour deux raisons :

La première, parce que si je l'écrivais tel qu'il m'avait été conté, j'étais obligé d'entrer dans des détails caractéristiques qui feraient reconnaître les personnages.

La seconde, parce que le côté romanesque de cette aventure, vraie cependant, gênait la direction que mon esprit suivait à ce moment.

Mais pour n'en rien faire je ne l'oubliais pas, et même parfois elle me tourmentait ; en même temps l'expérience de la vie modifiait mes idées, car à mesure qu'elle m'instruisait elle me montrait quelle place le romanesque tient dans le monde, et me faisait comprendre que, ridicule dans la forme, il

ne l'est jamais dans le fond, puisqu'il est un des éléments de notre existence.

De ce jour-là le roman de *Falco* se trouva singulièrement avancé ; il fut fait quand l'idée me vint de le fondre dans celui de *Pompon*, plus romanesque encore, quoique non moins vrai.

Décidé enfin à écrire ce roman que je devais publier dans le *Temps*, au mois de décembre 1880, je me demandais comment il serait accepté du public ; aussi lorsqu'avec Adrien Hébrard il fut question du sujet que je devais présenter aux lecteurs de son journal, je me trouvai embarrassé. Comment en quelques mots expliquer que ce sujet consistait à soumettre le cœur d'un statuaire de talent, d'une éducation raffinée, fils des Grecs, amoureux de la pureté de la forme et du marbre, à une petite négresse ? Comment faire comprendre que dans ce roman qui devait être tout amour, avec l'amour pour conclusion et morale, il n'y aurait ni phrases d'amour ni déclarations, et que cependant on devait à chaque page sentir battre le cœur de Pompon, et qu'il fallait faire passer sa tendresse et son émotion dans celui du lecteur ?

— Si vous tenez à ce que je vous raconte votre roman, dis-je enfin, vous allez m'en demander un autre.

— Parce que ?

— Parce qu'il est tout en nuances que je vous expliquerais mal et dont une grossière carcasse ne donnerait aucune idée.

— Alors !

— Alors il faut avoir confiance et me laisser faire.

— Vous y croyez, en votre roman ?

— Je crois qu'il peut être original, mais il ne le sera que si j'ai toute ma liberté, et surtout si à l'avance je ne subis pas d'influences.

— Eh bien ! allez.

C'est ainsi que *Pompon* a eu deux pères, celui qui l'a conçue, et celui qui l'a mise au monde. Il y aurait ingratitude à ne pas rendre ici au second l'hommage reconnaissant du premier.